

RÉCITS D'UNE AMITIÉ FRANCO-GENEVOISE



RAYONNEMENT
FRANÇAIS

**RÉCITS
D'UNE AMITIÉ
FRANCO-GENEVOISE**



Vue aérienne de la ville de Genève avec le jet d'eau et le lac

LES OBJECTIFS DU RAYONNEMENT FRANÇAIS

L'Association du Rayonnement français est née de la volonté de personnalités genevoises et suisses de s'associer à l'effort entrepris en France et dans les pays francophones pour faire connaître le patrimoine culturel commun à la France, à la Suisse et aux pays de la francophonie auquel elles sont particulièrement attachées.

Mettant l'accent et donnant la priorité à la défense et au développement de la langue française, le Rayonnement français vise également à s'ouvrir à tous les domaines de la pensée humaine : littérature, musique, peinture, architecture, spectacle, histoire, société, sciences. Ses centres d'intérêt vont de l'organisation de conférences, de débats, de visites et de rencontres à la remise d'un prix récompensant l'action ou l'œuvre d'une personne répondant aux objectifs de l'association.



*Vue de Genève depuis Pregny
gravure attribuée à Carl Ludwig Hackert, dernier quart du XVIII^e siècle*

MESSAGE DE LA PRÉSIDENTE SUZANNE HURTER

Le Rayonnement français que je préside est aujourd'hui ravi de voir la consécration d'un projet qui nous tenait beaucoup à cœur, organiser une fête pour célébrer l'amitié franco-genevoise. Une telle réalisation porte la signature d'un comité soudé et enthousiaste.

Qu'un artiste magnifique tel qu'Alexandre Kantorow ait accepté de représenter l'excellence française en nous offrant ce concert d'exception, illustre bien combien la France illumine les relations qu'elle entretient avec Genève.

La complicité existante entre nos deux pays n'est pas due uniquement à la proximité du territoire mais surtout à l'amitié des habitants de nos deux régions.

Ce concert suivi du diner préparé en partenariat par les merveilleux Michel Roth, Jean-Marc Bessire et Philippe Rigollot vous laisseront je l'espère de très beaux souvenirs.

Le Rayonnement français est heureux de vous accueillir pour partager ce moment de fête, le premier d'une longue liste d'événements à venir qui scelleront plus encore et pour longtemps l'amitié qui nous unit.

■ AVANT-PROPOS



La villa Barton qui a hébergé l'Institut de 1938 à 2013

Le 16 septembre 1927, le Grand Théâtre de Genève est complet – pas de musique ce soir-là pourtant, mais l'inauguration d'une nouvelle Institution genevoise, l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales. Les cartons ont été envoyés par le Conseil fédéral, le Conseil d'Etat et le Conseil administratif de la Ville de Genève et les invités sont éminents. La date n'a pas été choisie par hasard – elle correspond à l'ouverture de la 8^e Assemblée Générale de la Société des Nations.

HEI, comme les Genevois vont l'appeler, est la première école de son genre. Elle incarne l'esprit d'une nouvelle diplomatie, la diplomatie du multilatéralisme et des enjeux globaux qui naît à Genève avec la Société des Nations et le Bureau International du Travail. Les hommes qui sont au cœur de cette nouvelle dynamique diplomatique comprennent très vite l'importance de construire une communauté de projet, de convictions, de pratiques et de règles, qui rassemble et mobilise au-delà des frontières nationales. Ce sera la raison d'être de HEI – créer un droit nouveau, former et accompagner les acteurs

du multilatéralisme et de la nouvelle diplomatie en développant le corpus intellectuel nécessaire.

Le premier directeur de l'Institut est le Français Paul Mantoux, qui est aussi directeur de la Section Politique de la SdN. Ce projet, il l'a pensé en étroite coordination avec son collègue, le Suisse William Rappard qui préside alors la Commission des Mandats de la SdN et est par ailleurs recteur de l'Université de Genève. Lors de la cérémonie du 16 septembre, William Rappard promet que «l'Institut contribuera à réduire la méfiance et l'influence des préjugés et œuvrera à l'émergence d'un monde plus uni, plus juste et plus empreint de vérité et de transparence».

C'est une vision d'universalisme qui s'affirme alors à Genève, à la Société des Nations, au Bureau International du Travail, mais aussi à l'Institut – la conviction que l'humanité est une, qu'elle partage une communauté de destin et un désir de paix qui exigent la collaboration et le développement d'un contrat social international. Une vision universaliste qui résonne, bien sûr, avec l'histoire et la culture française – et les Français jouent un rôle clef dans cette phase de déploiement du multilatéralisme. Au-delà de Paul Mantoux, sont présents à Genève Jean Monnet comme Adjoint du Secrétaire Général de la SdN et Albert Thomas, premier Directeur du BIT. L'esprit de Léon Bourgeois, «l'ange de la Paix par le droit» comme il était alors surnommé, est aussi au cœur de l'aventure.

Pendant la cérémonie d'inauguration de l'Institut, le Ministre du Travail et de la Prévoyance Sociale français, Louis Loucheur, sublime cette vision et le rôle

que jouera l'Institut en affirmant que le futur étudiant «assistera aux travaux considérables de la SdN, à ces efforts qui se font sous le signe de la conciliation». Comprenant qu'à la SdN «on fait non seulement des humanités mais de l'Humanité !», l'étudiant «guidé par ses maîtres, comprendra cet énorme travail et pourra servir la grande œuvre de la Paix».

Dès 1928, Paul Mantoux partage la direction de l'Institut avec William Rappard. Cette collaboration franco-suisse durera jusqu'en 1951 lorsque Paul Mantoux prendra sa retraite. Les deux hommes se portent une grande estime mutuelle et la codirection sera harmonieuse. Loin d'être une évidence, ceci s'explique sans doute en partie par la vision et le projet universalistes partagés. Au-delà de ces deux individus, il faut voir ici une affinité culturelle qui les dépasse – qui fait que Genève est française et que la France est aussi genevoise...

Presqu'un siècle plus tard, j'ai l'honneur de diriger ce magnifique Institut. Je suis la première non-suisse (et française) à ce poste depuis Paul Mantoux... Et je ressens

profondément cette affinité, je partage, spontanément me semble-t-il, cet «Esprit de Genève» qui trace une voie très claire – celle de la Paix, de la collaboration internationale, de l'Humanité. Mais je suis aussi la première femme à occuper ce poste – et c'est bien plus qu'un signe des temps. Le projet «universaliste» de la Société des Nations et de Genève, tel qu'il fut défini dans les années 1920 puis celui des Nations unies à partir de 1945, n'était en fait pas si «universaliste» que cela. Nous sommes aujourd'hui confrontés à nos propres contradictions – affirmer l'universalisme sans complètement le mettre en pratique est de moins en moins acceptable. C'est de là que naît la crise actuelle du multilatéralisme. Il faut garder le projet et transformer les institutions, les règles et les pratiques pour mieux les aligner avec la vision d'un universalisme véritablement inclusif et qui dessine les contours de notre Humanité dans toutes ses diversités.

Marie-Laure Salles
Directrice, IHEID



La Maison de la Paix, désormais siège de l'IHEID

■ POURQUOI GENÈVE EST FRANÇAISE

Resté assis sur un banc, devant le mur d'enceinte, je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève. Les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura. On eut dit d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil.

*Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, Livre 36
Genève, fin de septembre 1832*

En novembre 2023, le président Macron et sa femme ont été accueillis en Suisse pour une visite officielle. Les mains dans les poches, comme pour manifester le côté décontracté des relations entre la France et la Suisse, le président de la Confédération, Alain Berset, a guidé son hôte dans les installations du CERN dont les bâtiments se trouvent à cheval sur la frontière franco-suisse. Le site du CERN est sans doute le lieu physique qui peut le mieux illustrer le rapport qui existe entre Genève et la France. En effet l'anneau souterrain où s'organisent les expériences qui doivent éclairer la science sur l'origine de la matière se moque de la frontière. Il est à la fois en Suisse, puis en France, puis de nouveau sous territoire genevois.

Plutôt que s'intéresser à la géographie souterraine, il est possible depuis le CERN de mieux se rendre compte à quel point Genève vu d'ici n'est qu'une enclave encastrée dans la Grande Nation. La rude paroi boisée qui monte derrière le CERN jusqu'au sommet du Jura est française. Le Vuache qui commence après la cluse par où s'écoule le Rhône est en France. Le Salève que les Genevois considèrent volontiers comme leur parc de récréation est pourtant français. Et plus à gauche encore, le Môle et la coulisse alpestre sont entièrement savoyards donc français, sans parler du

Mont-Blanc dont le sommet fait partie de l'Hexagone. Et en continuant ce tour d'horizon, la chaîne des Voirons, même si de nombreux Suisses y ont leur chalet, est bel et bien en France. Depuis le CERN, on ne voit pas le lac, on le devine. Ce n'est pas parce qu'en anglais et en allemand on l'appelle Lac de Genève qu'on peut oublier que presque la moitié de ses eaux sont françaises. Genève se trouve donc bien au cœur d'un paysage français. Tout habitant de Genève qui lève les yeux ne voit pas autre chose que des montagnes françaises. Les deux chefs d'État avaient sans doute mieux à faire que de se passionner pour le paysage, même si celui-ci est très parlant. Le Président français a préféré s'en tenir aux phrases que les services de l'Élysée lui avaient préparées, des phrases convenues sur la longue histoire d'amitié qui unit nos deux peuples malgré leur différence de taille.

Il résulte de ces considérations que le patriotisme géographique des Genevois, au sens où l'expliquait CF Ramuz, ne peut être qu'un patriotisme transfrontalier à cheval sur deux pays. À vrai dire, les Genevois le savent très bien, même s'ils aiment fêter l'Escalade qui rappelle un jour de 1602 où une cuisinière tôt levée avait renversé sa marmite de soupe sur un assaillant savoyard qui comptait surprendre une ville endormie.

Genève, comme la Suisse, est riche de symboles français accumulés au cours de son histoire. À commencer par le nom de ses rues, avenue de Chamonix, chemin de Normandie, rue et quai et square du Mont-Blanc, rue de Savoie, rue d'après des écrivains français, rue Lamartine, place Chateaubriand. Personne ne songe à débaptiser l'avenue de France comme l'a été la rue des Allemands au début de la Première Guerre mondiale. Elle est devenue la rue de la Confédération. Il y aurait aussi la rue Rousseau et toutes les rues de Saint-Jean qui rappellent son œuvre, mais là désolé, chers amis français, Rousseau comme Albert Cohen ne sont pas citoyens français.

Et puis si vraiment le président Macron avait tout de même eu envie de parler de la situation géographique de Genève vue du CERN, il aurait pu prendre à témoin les spéculateurs immobiliers qui ne manquent pas à Genève. Quand ils veulent vendre plus cher un logement, ils n'hésitent pas à vanter sa «vue sur le lac» et mieux encore sa «vue sur le lac et les Alpes». Mais ce lac et ces Alpes qui garantissent une plus-value financière sont à verser sur le compte de la France. Le président parisien aurait donc pu dire. «Sans notre paysage, chers amis genevois, vous seriez privés d'horizon».

Daniel de Roulet



■ AU TERME DES GUERRES DE BOURGOGNE, GENÈVE BASCULE VERS LA FRANCE

Au cours de son histoire, Genève a partagé à plusieurs reprises le destin politique de la France : sous l'Empire romain, les Burgondes, les Francs, l'Empire carolingien et, plus tard, sous l'Empire napoléonien. Pendant l'intermède féodal, de 1032 à 1534, la cité du bout du Léman a été intégrée au flanc occidental du Saint-Empire romain germanique, placée sous le pouvoir d'un prince-évêque, son territoire environnant étant principalement tenu par les comtes rivaux de Genève et de Savoie et, dès 1400, par les ducs de Savoie seuls, avides de s'imposer en ville, la commune, dotée de franchises, veillant au grain.

Ce sont les guerres de Bourgogne, tournant majeur dans la politique européenne, qui ont changé le destin de Genève et l'ont amenée à la fois dans la mouvance de la France et de la Suisse. Pour Charles le Téméraire, qui succède à son père en 1467, le rêve est de ressusciter la vieille Lotharingie ou, au moins, d'être couronné roi de Bourgogne. En 1469, Sigismond d'Autriche lui remet en gage l'Alsace et la Souabe, terres d'Empire dont les villes se soulèvent contre la mainmise bourguignonne.

C'est le début des guerres de Bourgogne. Le Téméraire entre en guerre tout à la fois contre le roi de France Louis XI, contre le duc de Lorraine, contre les Suisses (la Confédération des VIII cantons) et contre les villes d'Alsace et de Souabe. Il s'appuie sur son alliance avec la Savoie et escompte celle de l'empereur germanique Frédéric III, avec lequel il convient du mariage de sa fille unique Marie de Bourgogne avec son fils Maximilien de Habsbourg.

Les Confédérés, Berne en tête, aguerris dans leurs combats victorieux contre les Habsbourg et dotés financièrement par Louis XI pour l'équipement de leur armée, attaquent la Franche-Comté, terre d'Empire appartenant au Téméraire, mais défendue par Jacques de Savoie comte de Romont et seigneur de Vaud, grand maréchal et gouverneur du duché de Bourgogne. Jacques de Savoie est né à Genève, 15^e enfant du duc Louis 1^{er} et



Portrait de Charles le Téméraire d'après Rogier van der Weyden, Musée des Beaux-Arts de Dole

d'Anne de Chypre. Voilà la Savoie – et Genève – placée dans un contexte difficile, face à des belligérants auxquels les lient des alliances militaires et matrimoniales contradictoires. La Savoie a soutenu les Confédérés suisses contre les Habsbourg. Le frère de Jacques de Savoie, Amédée IX est marié à Yolande de France, sœur de Louis XI, et sa sœur Charlotte à Louis IX. Un autre de ses frères, Jean-Louis de Savoie, est prince-évêque de Genève (en fait administrateur de l'évêché, n'étant pas un prélat) et il complotte avec le Téméraire. Devenue régente de Savoie, la duchesse Yolande prend le parti des Bourguignons. En 1474, les Confédérés ont raison de Jacques de Savoie à la bataille d'Héricourt, à mi-distance de Belfort et de Montbéliard. Puis, sous le prétexte de couper la route aux mercenaires italiens qui rejoignent les troupes bourguignonnes, ils s'emparent du



Portrait de Marie de Bourgogne par Niklas Reiser, v. 1500, Kunsthistorisches Museum, Vienne

Pays de Vaud, saccagent les campagnes, menacent Genève. En 1476, le Téméraire passe le Jura pour régler leur compte aux Confédérés, ce «peuple de bouviers». La suite est connue : le duc subit les défaites de Grandson et de Morat, puis meurt en 1477 devant Nancy, où l'ont pourchassé le duc de Lorraine et les Suisses.

C'est la fin du rêve d'un Etat bourguignon. La monarchie française et les cantons suisses s'en trouvent renforcés et l'Autriche des Habsbourg devient une puissance européenne. En 1477, en effet, Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, épouse Maximilien de Habsbourg. Cette union apporte aux Habsbourg la part des domaines de Bourgogne que la France n'a pas conquise, notamment les Flandres, mais surtout la Franche-Comté, aux portes de Genève, qui ne deviendra française qu'en 1672. Puis, par le mariage de leur fils, Philippe le Beau, avec Jeanne la Folle, fille d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, l'Espagne et son espace colonial échoient à leur tour aux Habsbourg. L'héritier du couple, Charles Quint, sera le plus puissant monarque de la 1^{re} moitié du XVI^e siècle.

Par sa politique favorable aux intérêts savoyards et bourguignons, Genève s'est attiré le ressentiment des Suisses, auxquels, pour éviter d'être mise à sac, elle est condamnée à payer une rançon astronomique. La ville lève alors un impôt sur tous les propriétaires, dont le registre est conservé. Ce lourd sacrifice financier attise les visées d'indépendance de la bourgeoisie genevoise, elle les jette dans les bras des cantons suisses, désormais alliés de la France contre les Habsbourg. En 1477, un premier traité de combourgeoisie avec les villes de Berne et de Fribourg est signé par l'administrateur de l'évêché Jean-Louis de Savoie pour lui et la cité de Genève.

Erica Deuber Ziegler

■ LA RÉFORME À GENÈVE, UNE AFFAIRE DE FRANÇAIS

Si les premiers livres évangéliques provenaient de marchands suisses ou allemands, si le contexte politique dans la ville est celui d'un affrontement entre partisans des Confédérés (les Eidguenots - ils ont donné leur nom aux Huguenots !) et des ducs de Savoie (les Mammelus), force est de constater qu'à Genève, la diffusion par le prêche, des croyances nouvelles fut d'abord une affaire de Français.

L'un des premiers, sinon le premier, prédicateur s'appelait Guillaume Farel, et venait de Gap en Dauphiné. Mais les deux hommes qui vont marquer la Réforme genevoise, étaient originaires, l'un de Noyon, l'autre de Vézelay. A eux deux, le Picard et le Bourguignon, vont, à partir de Genève, influencer, voire diriger la Réforme en France, malgré les persécutions

commencées dès le règne de François 1^{er}. Comme les deux principales villes suisses, Berne et Zurich sont à la fois alliées de la France et de Genève, et qu'elles fournissent une bonne part des contingents helvétiques dont le Roi a besoin, l'indépendance de la cité réformée ne sera pas menacée par son puissant voisin qui, au contraire, reconnaissant l'intérêt stratégique de cette porte du Plateau suisse, veillera, tout au long du XVI^e siècle à ce que d'autres, la Savoie, mais aussi Berne, ne s'en emparent pas. D'ailleurs, jusqu'en 1601, Genève et la France n'avaient point de frontières communes, ce qui, sans aucun doute, ne pouvait que favoriser les relations de bon voisinage !

Calvin le Picard ne fut d'abord pas trop bien accueilli dans une ville où son influence



Ferdinand Hodler, *Calvin et les professeurs dans la cour du Collège*, 1883-1884, Musée d'art et d'histoire de Genève, en dépôt au Musée International de la Réforme



Portrait de Jean Calvin par Jean Allard, XVII^e siècle, Bibliothèque de Genève, en dépôt au Musée International de la Réforme

allait être considérable par la suite, avant de continuer plusieurs siècles après sa mort. Arrivé en 1536, il dut repartir en 1538 avant d'être rappelé en 1541 et d'y demeurer jusqu'à sa mort, un quart de siècle plus tard. Son emprise sur la vie morale et politique genevoise ne s'imposa vraiment qu'après 1555, quand ses partisans réussirent à confisquer le pouvoir politique. C'est alors qu'il créa le Collège et l'Académie, deux instruments d'éducation qui permirent de forger, la seconde surtout, une élite intellectuelle et comme une sorte de véritable pépinière de pasteurs, qui essaimèrent dans toute la France. Les étudiants de l'Académie, venaient de toute l'Europe protestante, de Pologne, de Hollande comme d'Allemagne ou de France et suivaient des cours de théologie, de grec, d'hébreu, et même, à certaines périodes, de droit.

Calvin enseignait et prêchait plusieurs fois par semaine. Un scribe, placé au pied de la chaire, prenait en note toutes ses paroles. De là, des milliers de sermons conservés, mais bien davantage de sermons perdus, car utilisé pour emballer des salades au XIX^e siècle : Outre ses sermons, Calvin écrivait des commentaires sur les livres de la Bible



Portrait de Théodore de Bèze à 24 ans, 1543, Bibliothèque de Genève, en dépôt au Musée International de la Réforme

et entretenait une immense correspondance, tant en tin qu'en français à travers toute l'Europe, et dont une partie fut déjà publiée de son vivant.

Son jeune collègue Bèze, traduisait les psaumes avec l'aide de Clément Marot. Grâce à leur inlassable activité ainsi qu'au travail d'éditeurs humanistes comme les Estienne ou les de Tournes, l'imprimerie genevoise connaissait un âge d'or. Les Genevois ne se contentaient pas de publier les œuvres de Platon, dans une édition qui fait aujourd'hui encore référence, ils n'hésitaient pas non plus à imprimer des livres de voyage comme celui qu'écrivit Jean de Léry en 1578.

La ville était petite, mais son rayonnement international, à tel point qu'on a pu parler du mythe de Genève au XVI^e Siècle. En France, en raison des affinités de langue et de religion, elle était souvent considérée comme une terre d'asyle. Et à plusieurs reprises, au cours des guerres de religion, en fait des guerres civiles qui ensanglantèrent la France au cours du siècle, Genève devint une ville du Refuge pour des milliers de Français dont certains s'y établirent définitivement comme les Budé, les Colladon ou les Sarasin.

■ LE LÉMAN, LE RHÔNE ET L'ARVE : LA FORCE DE L'EAU



La présence de l'eau dans le minuscule territoire genevois est si forte que les étymologistes ont proposé deux racines celtiques à son nom : gen, la bouche, et ava, l'eau. La toponymie genevoise est imprégnée d'eau: les Eaux-Vives, la *Riparia*, Rive, Plainpalais (*planus palus* – plaine marécageuse), etc. Toute cette eau vient évidemment à Genève d'au-delà de ses frontières : le Rhône et le Léman du massif du Gothard, l'Arve du Mont Blanc, et tous leurs affluents en terre genevoise sauf un (la Seymaz) des hauteurs de la France voisine, Préalpes et Jura.

Cette situation et cette abondance, si elles ont été profitables à l'essor précoce d'une ville, à ses foires au Moyen Age, à son industrie, au tourisme romantique, n'ont pas eu dans l'histoire que des aspects positifs. En 563, un tsunami provoqué par l'écroulement d'une montagne en Bas-Valais «emporta dans sa violence le pont de Genève, les moulins et les hommes et, entrant dans la cité de Genève, il tua beaucoup d'hommes». Genève a aussi souffert d'inondations périodiques dans sa basse ville et en aval, à Plainpalais, ancien delta de l'Arve progressivement endigué jusqu'à la Jonction, sa confluence avec le Rhône.

Quant à l'approvisionnement en eau de consommation, il a été de tout temps une préoccupation majeure. L'eau a été puisée pendant des siècles dans le lac et le Rhône. Pour l'eau potable, on avait recours de préférence à la captation des sources et des nappes souterraines. Ces procédés sont documentés à Genève dès l'époque romaine. Au 1^{er} siècle, le vicus était fourni en eau potable par un aqueduc aménagé à partir des Voirons, à Cranves (Haute-Savoie). L'ouvrage, traversait Annemasse, Moillesulaz, les cours du Foron et de la Seymaz par des ponts-canaux sur arche, le territoire de Chêne en tunnel, pour arriver en ville, dans des réservoirs, par deux branches, l'une en direction de Malagnou, des Tranchées et de la haute ville, l'autre en direction de la basse ville. L'exploitation des nappes souterraines exigeait, pour sa part, de creuser des puits assez profonds, dont étaient dotées les places et les maisons seigneuriales.

Les deux premières fontaines médiévales connues, alimentées par les sources des Crêts de Saint-Laurent (le saint thaumaturge !), toutes deux citées en 1284, ont été des pôles d'attraction et ont donné aux quartiers de Longemalle et du Molard une modernité que les habitants de la haute ville pouvaient légitimement envier. Dès la fin du XVI^e siècle, sans renoncer aux procédés d'adduction d'eau traditionnels, la Seigneurie (comme s'intitulait alors la République de Genève) s'intéressa aux propositions répétées d'ingénieurs, orfèvres, mécaniciens et autres artisans ingénieux, de Genève ou d'ailleurs, de machines ou d'artifices pour «élever l'eau du Rhône» jusque dans les fontaines des différents quartiers de la ville.



Pointe de la Jonction à Genève, confluence du Rhône et de l'Arve

A Genève, c'est finalement en 1708 la machine hydraulique du Français Joseph Abeille qui inaugura la distribution d'eau mécanique à six fontaines publiques – grande révolution technique. La Machine d'Abeille, installée dans le bras gauche du Rhône à la hauteur de l'Île, résolvait un problème crucial : fournir davantage d'eau potable à une population aux mœurs jusque-là spartiates, mais dans laquelle l'arrivée des réfugiés français, après la révocation de l'édit de Nantes, aiguësait de nouveaux besoins d'hygiène et d'aisance, et lui fournir de l'eau qui ne dépendît plus des sources sises en territoire hostile.

La Machine fut une des grandes affaires de la République jusqu'à sa désaffectation en 1887. Le dernier à l'améliorer entre 1816 et 1821 fut l'ingénieur Guillaume-Henri Dufour, formé à l'École polytechnique française, officier du génie sous Napoléon et rentré dans sa ville après Waterloo. Il réussit à porter le débit de ses 14 pompes pour que l'eau coulat en permanence dans les 24 fontaines publiques et les 19 fontaines privées raccordées au réseau.



La Machine d'Abeille avant 1884

Dufour convainquit ensuite la République de la nécessité du déplacement de la Machine en amont de l'Île, au centre du nouveau dispositif urbain dessiné par ses soins, avec des quais gagnés sur l'eau, le nouveau pont des Bergues et l'île Rousseau. La nouvelle Machine inaugurée en 1843, habillée dans un cube néoclassique de roche blanche, desservie par un barrage à poutrelles sur le bras droit du fleuve et par un pont en bois la reliant aux deux rives, abritait une installation de pompage moderne de l'ingénieur français Jean-Marie Cordier. Elle approvisionnait un réseau fort d'une quarantaine de fontaines.

La Machine fut remplacée en 1886 par l'usine des Forces motrices de la Coulouvrenière édifée dans le Rhône en aval de la ville au prix de gigantesques travaux dans le lit du fleuve. Mais elle était si opportunément disposée comme une porte de ville au centre du plan d'eau qu'elle survécut à sa mise hors service jusqu'à nos jours, notamment comme vitrine des Services industriels de Genève.

L'usine des Forces motrices de la Coulouvrenière était le résultat d'une triple contrainte. Premièrement, il fallait impérativement augmenter la capacité de fourniture d'eau de consommation aux ménages. Deuxièmement, il fallait régler un vieux conflit remontant à la première digue de la Machine au XVIII^e siècle et qui s'était encore aggravé avec le barrage de Dufour : les riverains du Léman, Vaudois, Valaisans et Français, accusaient ces ouvrages de figurer au premier rang des obstacles mis à l'écoulement des eaux du lac en période de crue, causes des inondations périodiques de leurs rives. Genève fut amenée en 1884, au terme du procès du Léman, à signer une convention internationale franco-suisse concernant la « correction et la régularisation de l'écoulement des eaux du lac Léman ». Troisièmement, il fallait résoudre le problème posé par la révolution industrielle genevoise, qui avait vu se

succéder dans les moulins des rives l'usage de roues en bois, en fonte, puis de turbines et même de moteurs hydrauliques alimentés par de l'eau sous pression permettant aux entreprises de s'éloigner des rives. L'usine de la Coulouvrenière, conçue par l'ingénieur et conseiller administratif de la Ville de Genève Théodore Turrettini, régla globalement, pour cent ans les questions hydrauliques et pour quelques décennies une partie des questions énergétiques.

Les avancées très rapides de la transmission électriques modifièrent aussitôt la portée de l'invention. L'usine de la Coulouvrenière se vit accessoirement munie de turbines hydro-électriques, de transformateurs et d'un réseau de distribution. Elle conserva longtemps un rôle d'appoint électrique après l'ouverture de la première centrale hydro-électrique de Chèvres en 1896. Elle continua aussi à alimenter de nombreux moteurs à eau jusque dans les années 1930 et des ascenseurs hydrauliques jusque dans les années 1960. Elle distribua de l'eau ménagère sur le territoire cantonal jusqu'à 1984, année où elle fut désaffectée au profit d'une usine fonctionnant avec des

pompes électriques, dont le courant est produit par le nouveau barrage du Seujet. Le Bâtiment des Forces motrices (BFM), heureusement conservé, est devenu une salle de spectacles.

La fourniture d'eau à distance entraîna une conséquence spectaculaire dans le paysage lacustre genevois. La soupape de décompression de la tuyère de l'usine de la Coulouvrenière avait, en 1886, fait jaillir une colonne d'eau qui pouvait atteindre 100 m de hauteur. Le physicien et inventeur Jean-Daniel Colladon l'avait agrémentée d'un rayon lumineux. L'idée d'en faire une attraction dans la rade, sur la jetée des Eaux-Vives, fut concrétisée en 1891, pour le 600^e anniversaire de la Confédération. Un éclairage monochrome fonctionne depuis 1931.

Le jet d'eau est aujourd'hui le symbole de Genève connu dans le monde entier, à la hauteur moyenne de 130 m.

Erica Deuber Ziegler



Le Bâtiment des Forces Motrices aujourd'hui

■ LES CALVINISTES DANS LES MÉANDRES DU LUXE

La présence dans les maisons genevoises d'objets de luxe contredit le mythe d'une austérité calviniste durable à travers les siècles.

Les Genevois et les Genevoises ont en effet su apprécier le luxe des objets et des parures. Au XVIII^e siècle, miroirs et dentelles font pourtant l'objet d'ordonnances somptuaires sans cesse renouvelées, mais dont la réitération prouve bien qu'elles ne sont guère respectées. On se prend à penser qu'elles ne sont édictées que pour satisfaire quelques autorités religieuses et complaire aux jalousies de ceux qui ne peuvent s'offrir, faute de moyens ou de rang social, ces

articles venus de Paris, dont les affiches et annonces font chaque semaine la réclame dans la seconde moitié du siècle. Le luxe est alors, à Genève, tout français, même dans les productions locales, dans l'émaillerie et l'horlogerie, les tabatières ou les oisillons chanteurs, fabriqués pour la Cour ou les grands financiers de Paris ou de Genève, souvent frères, cousins ou alliés.

Dès la fin du XVII^e siècle, on rapporte malicieusement à Genève que le luxe s'est introduit par la porte de l'hôtel Buisson, le premier hôtel particulier construit entre cour et jardin par un grand banquier, issu d'une famille de réfugiés français. Car tous les

réfugiés ne sont pas désargentés, et certains tiennent, quand ils le peuvent, à maintenir leur train de vie, estimant assurément que les ordonnances somptuaires sont faites pour être contournées. D'ailleurs Genève était déjà un haut lieu des broderies d'or et d'argent qui ornaient les habits des élégants. Quand survient la mode des perruques, importée de Versailles, tout Genève s'y met, y compris les pasteurs !

Dans les intérieurs genevois se multiplient glaces et miroirs, au vu et au su des autorités, qui ferment les yeux. Les Genevois ne comptent-ils pas au rang des premiers actionnaires de la Compagnie de Saint-Gobain ?

Enrichis par le système de Law, du moins ceux qui ont su s'en retirer à temps, les Genevois peuvent profiter des guerres européennes en prêtant à toutes les parties en cause. Mais c'est bien de Paris que viennent les équipages, les carrosses, les tapisseries, les lustres et les cristaux qui enchantent le cadre de vie des Genevois, qui prêtent à la France des banquiers, voire des ministres, mais lui empruntent l'art de vivre à la française. Certes, la petite cité n'est pas en reste puisqu'elle offre à l'Europe l'un des plus grands portraitistes au pastel du siècle – Jean-Etienne Liotard – et que ses horlogers sont réputés de Versailles à Pékin, en passant par Constantinople.

L'esprit français se répand à Genève durant le siècle de Louis XV. Musique et théâtre y font leur apparition au grand scandale de quelques Genevois qui ne vivent pas dans leur siècle. Les finances publiques y trouvent aussi leur compte puisque surgissent des impôts qui rapportent autant sur le nombre des domestiques, des chevaux ou sur la



Tabatière. Genève, Suisse. 1775-1799. Chicago Art Institute.

valeur de l'argenterie ! On ne songe pas encore à taxer la porcelaine, qu'elle vienne des Indes, de Sèvres ou de Vincennes.

Genève demeure une République indépendante, au XVIII^e siècle, mais dont les élites politiques, économiques et sociales sont conquises par les modes françaises.

Bernard Lescaze



Hôtel particulier de Jean-Antoine Lullin, 1707-1712



Jean-Étienne Liotard - Portrait de Maria Frederike van Reede-Athlone 1755-1756, Getty Museum

■ UN GRAIN DE MUSC DANS L'EUROPE DES LUMIÈRES



Voltaire (1694 - 1778),
par Nicolas de Largillierre

Jean-Jacques Rousseau
(1712 - 1778)
par Jean-Edouard Lacretelle

Denis Diderot (1713 - 1784)
par Louis-Michel Van Loo

Au XVIII^e siècle, Genève est bien ce grain de musc qui parfume sinon l'univers, du moins l'Europe des Lumières.

Jamais les relations franco-genevoises n'ont paru si étroites, si amicales, si enrichissantes pour les deux parties tant sur le plan matériel que sur le plan intellectuel. Que l'on défende dans le Royaume l'importation des indiennes d'Orient et la fabrication des indiennes monte en flèche dans la petite République. Que l'on interdise, pour des raisons politiques, morales ou religieuses l'impression de livres jugés dangereux et voici que les mauvais auteurs font crier les presses genevoises en multipliant les fausses adresses tandis que les colporteurs dauphinois, jurassiens ou savoyards les diffusent à Paris comme en province.

L'esprit critique de Voltaire ne tient pas à être embastillé une nouvelle fois. Il s'installe donc à Genève, puis à Ferney, près de la frontière jouissant de la liberté d'esprit comme de la sécurité physique. Avec son complice et associé Diderot, il se lance dans l'aventure du siècle, la publication de *l'Encyclopédie*, vaste entreprise de trente volumes de textes, dix-sept de planches sans compter les suppléments. La censure sévit à Paris, l'imprimerie genevoise prendra le relais et l'esprit des Lumières se répandra dans toute l'Europe.

D'ailleurs Genève donne naissance à l'un des très grands écrivains et penseurs du siècle, Jean-Jacques Rousseau qui s'enfuit de la République, encore adolescent, en 1728, pour ne plus y revenir qu'une seule fois en un demi-siècle. Le roman

de Rousseau, *La nouvelle Héloïse* est un triomphe éditorial et les pièces de Voltaire un succès théâtral.

Les livres de l'un comme de l'autre bouleversent l'ordre établi, luttent contre le despotisme et inventent une nouvelle idée de la liberté.

Mais ce siècle qui brille de mille facettes, ne saurait oublier l'argent. La monarchie, qui vit un peu comme un panier percé, connaît des besoins toujours croissants que les banquiers genevois s'efforcent de satisfaire au mieux. La confiance dans

les finances royales est temporairement rétablie quand un Genevois, Jacques Necker, devient contrôleur des Finances, à deux reprises. Vers la fin du siècle, une fois la monarchie renversée, les finances républicaines chercheront, à leur tour, un Genevois qui puisse les soutenir, à défaut de pouvoir les relever. Ce sera Etienne Clavière, chassé de sa patrie genevoise comme révolutionnaire, ministre des Finances de la République française et tombé dans l'opprobre de celle-ci car jugé trop modéré.

Les destins de la France et de Genève sont si étroitement liés, au XVIII^e siècle, que l'on a pu croire que l'une s'était placée sous le protectorat de l'autre. Pourtant la monarchie n'a eu de cesse de respecter, au moins dans la lettre, l'indépendance de Genève, garantie par les troupes suisses fournies au Roi et c'est bien la Grande nation qui, en 1798, en annexant momentanément Genève, provoqua une déchirure dans cette séculaire amitié. Les mânes de Rousseau et de Voltaire en ont-elles frémi ? Le Panthéon leur permet d'en débattre.

Bernard Lescaze



Jean-Frédéric Schall, peintre,
«Le Rocher de Meillerie»,
illustration de J.-J. Rousseau,
La Nouvelle Héloïse, Lettre XVII

■ L'ARCHITECTURE GENEVOISE SOUS INFLUENCE

Au carrefour de l'Europe la Suisse profite d'influences artistiques contrastées. La Renaissance franchit les cols alpins par le Sud, le classicisme à la française marque le pays romand, le baroque inonde la Suisse orientale. République indépendante jusqu'en 1814, Genève, ville de refuge, s'enrichit d'une culture méridionale amenée par ses riches exilés huguenots venant en particulier de Lucques ou du Languedoc. Des maîtres d'œuvre étrangers importent leur savoir-faire. Le champenois Nicolas Bogueret transforme au milieu du XVI^e siècle l'Hôtel de Ville en un palais de la Renaissance, tandis que Faule Petitot œuvre à la demeure à l'italienne de François Turretini (1617) qui fait école en Vieille Ville en remplaçant l'étroit parcellaire médiéval.

Les riches familles genevoises du XVIII^e siècle entretiennent des liens étroits avec Paris et ont tôt fait de s'inspirer des modèles architecturaux de l'aristocratie française. L'hôtel particulier entre cour et jardin apparaît alors dans la construction de l'hôtel Buisson à la rue Calvin qui incarne la véritable apparition d'un luxe architectural faiblement contrecarré par les ordonnances somptuaires. Il précède les hôtels de la rue des Granges et l'hôtel de Gédéon Mallet (1720) à la Cour St-Pierre conçu par Jean-François-Blondel, théoricien d'architecture parisien, qui conçoit aussi des maisons de campagne comme le Creux-de-Genthod pour Ami Lullin (1730).

Quand, après la révocation de l'édit de Nantes (1685) et l'afflux de réfugiés, les



Front des hôtels particuliers de la rue des Granges surplombant la place Neuve, 1717-1747



Place de la Fusterie, gravure de Christian Gottlieb Geissler, 1804

places viennent à manquer dans les temples dont la fréquentation dominicale est obligatoire, c'est un réfugié français en provenance du Gard, l'architecte Jean Venne, qui fournit les plans du temple de la Fusterie (1715), en s'inspirant de celui de Paris, construit hors-les-Murs à Charenton en 1607 par Jacques II Androuet du Certeau, incendié en 1621 et reconstruit à l'identique en 1623 par Salomon de Brosse, mais qui vient d'être rasé avec 3000 autres temples à travers la France.

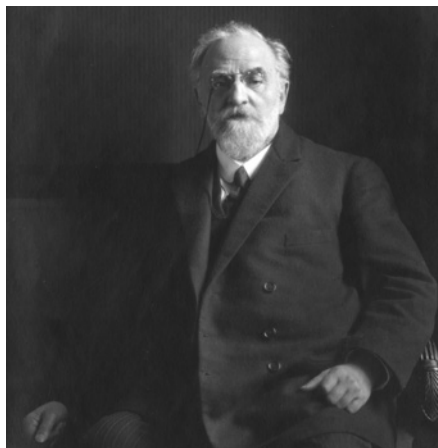
C'est vers l'Italie que se tournent les regards sous la Restauration genevoise. Jean-Gabriel Eynard se fait construire un superbe palais néo-classique inspiré par le florentin Giuseppe Salucci, à califourchon sur les fortifications et ouvrant ses fenêtres sur le tout nouveau Jardin botanique des Bastions. Toutefois c'est encore à Paris que se forment les ingénieurs et architectes genevois en particulier Guillaume-Henri Dufour et Samuel Vaucher à qui on doit la grande modernisation de la ville intramuros sous la Restauration. La révolution

radicale qui décide la démolition des fortifications ouvre le champ des possibles et l'on voit s'ériger de beaux immeubles haussmaniens et post-haussmaniens sur le pourtour d'un Ring.

L'Exposition nationale Suisse de 1896 qui se tient à Genève entraîne un bouleversement culturel et architectural qui se traduit par l'explosion du Heimatstil, largement influencé par la Suisse allemande et l'Allemagne. Léon Boyv est l'un des plus illustres représentants de ce goût nouveau qui fleurit dans la Mairie des Eaux-Vives et le long du boulevard des Tranchées. La page se tourne avec la Première Guerre mondiale au lendemain de laquelle surgit le Mouvement Moderne au plan international. Genève voit surgir au début des années 1930 l'immeuble Clarté conçu par l'entrepreneur Edmond Wanner associé à Le Corbusier et qui aujourd'hui est classé au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Leïla el-Wakil

■ EMPREINTES FRANÇAISES SUR LES DÉBUTS DE LA GENÈVE INTERNATIONALE



Léon Bourgeois

Face au déchaînement de violence en ce début du XXI^e siècle, apprécier les convictions des personnes qui ont animé le multilatéralisme à ses débuts, nous offre l'occasion de renouer avec la force des idées et des espérances de pacifier le monde d'alors. L'esprit et l'éloquence français ont en effet donné du souffle à la Genève internationale dès son institutionnalisation. Politiques, intellectuels, syndicalistes, pacifistes et humanistes, nombreux sont en effet les femmes et les hommes français qui ont contribué avec expertise à façonner le multilatéralisme.

C'est une rencontre avec l'empereur des Français qui incidemment est à l'origine du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). En effet, c'est parce qu'il souhaite faire une requête à Napoléon III pour ses

affaires en Algérie, qu'Henri Dunant (1828-1910), protestant suisse, naturalisé français, est amené à assister aux massacres de la bataille de Solferino en 1859. L'horreur ressentie face à l'agonie des blessés laissés à l'abandon sur le champ de bataille, le motive dans son ambition de créer le CICR, pierre angulaire de l'humanitaire à Genève.

Aux côtés d'autres pacifistes et juristes français, Léon Bourgeois (1851-1925) est le grand inspirateur des idées multilatérales au début du XX^e siècle. Défenseur infatigable de la paix par le droit, il contribue à l'élaboration du pacte de la Société des Nations (SdN) issu du traité de Versailles et dont le principal inspirateur est le président des Etats-Unis Woodrow Wilson, et cherche à imposer ses idées sur la sécurité collective. En 1919, la SdN, – la première expérience d'institutionnalisation de la coopération internationale entre les États afin de maintenir la paix – s'installe à Genève, même si le gouvernement français aurait bien sûr préféré Paris, ou même Bruxelles.

Les Français impriment alors leur marque sur le secrétariat naissant de la Genève internationale : ils sont engagés comme secrétaires, traducteurs, fonctionnaires et experts, et apportent avec eux un savoir-faire de l'administration à la française qui entre souvent en concurrence avec celle des Anglais ! Aux échelons supérieurs, les premiers fonctionnaires internationaux chargés de construire le multilatéralisme sont recrutés à l'intérieur des réseaux interalliés de la Grande Guerre, à l'image de Jean Monnet (1888-1979) qui occupe le poste de directeur-adjoint de la SdN, expérience fondatrice de sa

pensée. De grands esprits nourrissent ensuite le débat multilatéral, tel le philosophe Henri Bergson (1859-1941), président de la Commission internationale de coopération intellectuelle (CICI) de la SdN qui réunit de grands intellectuels du monde entier, comme la physicienne Marie Curie (1867-1934). L'universitaire français Julien Luchaire (1876-1962) préside lui l'Institut international de coopération intellectuelle, organe exécutif de la CICI afin de mettre la culture au service de la paix.

Sans jamais avoir de fonction officielle auprès de la SdN, la journaliste et future députée européenne Louise Weiss (1893-1983), s'est révélée une ardente militante du multilatéralisme genevois, portant haut les couleurs du pacifisme à travers son journal *L'Europe nouvelle*. Elle évolue dans les réseaux du ministre des Affaires étrangères et président du Conseil des ministres, Aristide Briand (1862-1932), surnommé le « pèlerin de la paix », qui se rend, comme elle, à plusieurs reprises à Genève. Il vient défendre le pacte Briand-Kellogg de renonciation à la guerre à la tribune de la SdN en 1928, et en 1929 il y propose un projet d'union européenne.

A ce rapide tableau de l'Entre-deux-guerres, il faut ajouter le socialiste Albert Thomas (1878-1932), premier directeur de l'Organisation internationale du travail qui s'installe à

Genève en 1920. Cet organisme tripartite qui rassemble les délégués des gouvernements et les représentants des employeurs et des syndicats, a été créé sur l'idée que la paix universelle ne peut être fondée que sur la justice sociale. Grâce à ses réseaux, son intelligence et son éloquence, cet homme d'action ancre si bien son organisation dans le dialogue social à l'échelle universelle, notamment par la promulgation de conventions internationales du travail, qu'elle survit à la guerre, contrairement à la SdN.

La Seconde Guerre mondiale entraîne en effet le déplacement du cœur politique des Nations unies à New York ; cependant Genève en garde le siège européen qui vient s'installer dans le nouveau bâtiment finalisé en 1936 pour la SdN. À ses côtés, de nombreuses autres agences techniques des Nations unies se créent progressivement sur le sol suisse, venant agrandir le rôle et le poids de la Genève internationale dans les domaines de la santé, du commerce, des brevets, de la technologie, de la météorologie, des migrations, et des réfugiés notamment. Dans ce cadre, de nombreuses femmes et hommes politiques français de premier plan, ainsi que des experts engagés dans toutes les formes du multilatéralisme, sont venus à Genève afin de défendre leurs convictions.

Olga Hidalgo-Weber



■ GENÈVE, L'AUTRE CAPITALE DE LA FRANCE LIBRE

Il y eut, durant la Seconde guerre mondiale, un esprit de Genève dont les réseaux de résistance français et les alliés surent profiter. Portrait d'une ville à la fois suisse, neutre et résistante.

François Mitterrand (1916-1996) aimait parler de la Suisse durant la Seconde guerre mondiale. Et pas pour l'accuser de tous les maux. Le président français savait ce que lui et les siens, ceux des réseaux de prisonniers de guerre évadés, devaient à Genève. Impossible, pour le locataire de l'Élysée et l'un de ses plus vieux amis, le politicien de droite Pierre Guillain de Bénouville (1914-2001), inamovible député gaulliste de Paris et longtemps bras droit de l'avionneur Marcel Dassault, d'oublier que la cité de Calvin fut aussi un indispensable refuge pour échapper aux traques nazies. Elle y accueillit aussi Pierre Mendes-France, chez Charles Rosselet, président du Conseil national. Sans l'appui financier des réseaux genevois, combien d'actions de résistance menées dans la région lyonnaise ou à Paris auraient été vouées à l'échec, décimées par le rouleau compresseur de l'occupant ?

Compromis problématiques

Il ne s'agit pas d'embellir le portrait de la Suisse durant les terribles années de guerre, ni de masquer ce que la neutralité helvétique produisit de compromis problématiques. Les onze mille pages du rapport coordonné par l'historien Jean-François Bergier, publié en mars 2002, contiennent tous les détails sur cette période troublée, qui permet à la Confédération de se tenir à l'écart de l'effroyable machine à détruire enclenchée par le Troisième Reich. Il s'agit de faits.

Combien d'enfants juifs français et étrangers furent sauvés par leur passage de la frontière à Genève, comme le relate l'historienne Ruth Fivaz-Silbermann dans son ouvrage *La fuite en Suisse* (Calmann-Lévy) ? Combien de Français étaient, chaque jour ou presque, à l'affût des éditoriaux de René Payot, dans *Le Journal de Genève* et sur les ondes de la radio suisse, faisant le point, dès 1941, sur l'évolution du front ?

Genève est adossée à la France. Cela n'a pas changé. Sa neutralité, entre 1940 et 1945, reste empreinte d'amitié, même si quantité de réfugiés ont péri faute de pouvoir traverser la zone interdite que les nazis avaient installée autour de la ville, en truffant le Bugey et la Savoie de patrouilles et de dispositifs de surveillance. Il faut, pour visualiser cette complicité, visiter le Musée de la Résistance et de la déportation de l'Ain, à Nantua. A aucun moment, la Suisse n'y est dénoncée, malgré les arrangements connus et documentés de la Confédération avec l'Allemagne nazie. L'historien Robert Belot, auteur de *La frontière suisse pendant la Seconde guerre mondiale* (Ed. Vauzelle/Alphil) va même plus loin dans la passionnante note de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, basée à Lausanne : *The rebirth of Europe after the war*. La présence des réseaux de prisonniers de guerre et de résistants à Genève fut selon lui l'étincelle « d'une Europe fédérale et démocratique qui était partagée par les résistants non communistes, qu'ils soient italiens, roumains, allemands, belges ou néerlandais ». Une étincelle allumée en Suisse, au sein de communautés d'exilés, par la première Déclaration des Résistances européennes (juillet 1944).



Douane de Perly dans les années 1950

Le rôle d'Henri Frenay

Un homme fut au cœur de cette Genève de la résistance : Henri Frenay (1905-1988), fondateur du plus important mouvement de la Résistance française, ministre du Général de Gaulle à la Libération puis l'un des dirigeants de l'Union européenne des fédéralistes. De Gaulle, d'ailleurs, ne fut jamais indifférent à la Suisse. Sévère sur la neutralité, en désaccord avec Frenay et son réseau, le fondateur de la V^e République n'oublia jamais qu'il était l'arrière-arrière-petit-fils de François-Ignace Nicol (1742-1780), natif de Porrentruy dans le Jura helvétique. L'un de ces mercenaires qui portaient haut les couleurs du prince-évêque de Bâle, un allié à l'époque de la Confédération et passé au service du roi de France Louis XVI.

A l'ombre du Salève, une autre France libre préparait, à partir de novembre 1942 et de l'abolition de la ligne de démarcation, la défaite de l'Allemagne nazie. Une France que le Maréchal Pétain, tenté de demander l'asile en Suisse à son retour de Sigmaringen, retrouva dressée face à lui. Le 26 avril 1945, à Vallorbe (VD), l'ancien chef du gouvernement de Vichy n'a droit qu'aux froides salutations officielles de l'ambassadeur suisse Walter Stucki, pourtant accrédité dans la ville thermale jusqu'en août 1944. Pétain est accompagné vers la frontière, et remis au Général Koenig, qui le conduisit à Paris en train spécial. L'esprit résistant de Genève sort vainqueur. Il a incontestablement contribué à réconcilier la Suisse avec les alliés.

Richard Werly

■ MICHEL SIMON, PRODIGIEUSEMENT HUMAIN LE RAYONNEMENT DU CINÉMA FRANÇAIS

François Michel Simon naît le 19 avril 1895, la même année que le cinématographe des frères Lumière. Après une enfance buissonnière tout autour de la charcuterie de ses parents dans la haute ville, dévorateur de littérature mais élève libertaire et anticonformiste au Collège Calvin qu'il quitte avant la fin des études, rêvant de devenir aviateur, Michel Simon, âgé de 17 ans, laisse Genève pour Paris. Sur ces années genevoises, il confie : «J'ai vécu une enfance assez étrange dans la Grand-Rue où Rousseau est né, lui au n° 40 et moi au 27. Il est devenu pour moi un intime. J'ai passé mon enfance là où il avait mis ses premiers pas. Il s'est enfui de Genève à 16 ans et moi à 17 ans. Rousseau m'a profondément imprégné».

À Paris, Simon mène la vie de bohème entre la rue Saint-Martin et Montmartre. Il gagne sa vie comme vendeur à la sauvette, boxeur, photographe et artiste de music-hall, clown, acrobate, danseur. En 1914, la guerre le rappelle en Suisse. Soldat récalcitrant, mis plusieurs fois aux arrêts, il tombe malade et se fait soigner à Leysin. Durant une permission, sa vocation d'acteur s'affirme en 1915 alors qu'il assiste à une pièce d'Ibsen avec Georges Pittoëff à la Comédie de Genève. En 1916, il épouse la chanteuse Yvonne Nadège Rytter (1896-1961). Trois ans plus tard, le couple divorce après la naissance de leurs seuls fils Michel Simon, dit François (1916-1982), acteur comme son père, metteur en scène, cofondateur en 1958 du théâtre de Carouge avec Louis Gaulis, Philippe Mentha et Pierre Barrat.

Engagé par Pittoëff comme photographe de plateau et acteur, Michel Simon monte sur

les planches en 1920 (Salle Communale de Plainpalais) pour le petit rôle du greffier dans *Mesure sur mesure* de Shakespeare. Il revient en 1922 à Paris avec la troupe de Pittoëff au théâtre de la Comédie des Champs Élysées. Sa carrière d'acteur de boulevard prend son essor. Il joue des rôles de premier plan dans des pièces de George Bernard Shaw, Luigi Pirandello, Oscar Wilde ou Anton Tchekhov. Parmi au moins soixante pièces qui font salle pleine, Simon est remarqué dans *Jean de la Lune* de Marcel Achard avec Louis Jouvet (1929) et aussi *Fric-Frac* d'Edouard Bourdet (1936).

Stature colossale, physique insolite, mobilité faciale et jeu émotif, transformant la laideur en beauté : Michel Simon est constitué pour faire l'acteur de cinéma. «C'est un artiste complet, un véritable génie» selon Charlie Chaplin. Futur chantre cinématographique de Pétain et du régime de Vichy, le réalisateur franco-suisse Jean Choux (1887-1946) lui offre son premier rôle notable dans le film muet et artisanal *La Vocation d'André Carel* (1925), mélodrame social et lyrique tourné en décor naturel entre les quais de Genève et le village de Meillerie proche d'Évian, face aux immenses barques qui fendent le Léman. Après son rôle de Jérôme Pomino dans le film muet *Feu Mathias Pascal* (1926), comédie dramatique que Marcel l'Herbier (1888-1979) tire de Pirandello, Simon incarne le juge Jean Lemaire dans *La Passion de Jeanne d'Arc* (1927), le sombre chef d'œuvre expressionniste et film de transition entre muet et parlant du Danois Karl Theodor Dreyer (1889-1968).



Louis Jouvet et Michel Simon - *Drôle de drame* - 1937 de Marcel Carné

Le cinéma parlant offre bientôt à Simon le cadre de sa talentueuse démesure d'acteur prolifique avec sa diction irréprochable, son inimitable timbre vocal, sa voix tonitruante, sa gouaille, son exorbitante présence physique, son humanité viscérale. C'est Jean Renoir (1894-1979), «patron du cinéma français», qui consacre Michel Simon en monstre sacré du 7^e Art. Après l'avoir fait jouer le bidasse burlesque Joseph Turlot dans *Tire-au-Flanc* (1928), vaudeville militaire muet, Renoir offre à Simon les rôles clefs de ses premiers chefs-d'œuvre que sont la comédie d'après Feydau *On purge bébé* (1931), puis les crépusculaires *La Chienne* (1931) et *La Nuit du Carrefour* (1932). S'y ajoute le libertaire et décapant *Boudou sauvé des eaux* (1932) où Simon, en tant que clochard céleste et satyre décomplexé, s'impose comme la véritable «bête de scène» qu'admire Renoir.

Jusqu'aux années 1950, la carrière boulimique de Simon (17 films entre 1938 et 1939) se confond avec des œuvres qui sont devenues des classiques filmiques, entre comédie, satire sociale et drame réaliste. En 1934, il

incarne le père Jules, marinier philosophe dans l'onirique *L'Atalante* de Jean Vigo (1905-1934). Après la bouffonnerie pseudo-policrière *Le Mort en fuite* (1936) d'André Berthomieu où il cabotine avec Jules Berry, Simon crève l'écran dans *Drôle de drame* (1937) de Marcel Carné. Il y campe le botaniste amoureux des fleurs Irwin Molyneux, alias Félix Chapel (auteur de romans policiers) confronté à son cousin, l'ombrageux et moraliste Monseigneur Archibald Soper, archevêque de Bedford, ennemi des romans policiers, immortalisé par Louis Jouvet. Dans un registre plus sinistre, Simon devient Lemel, professeur alcoolique et faussaire assassiné durant une panne d'électricité dans l'inquiétant collège des *Disparus de Saint-Agil* (1938) de Christian-Jaque. Passant au genre comique, il incarne le truand Jo-les-Bras-Coupés dans le désopilant *Fric-Frac* de Claude Autant-Lara, caricature du milieu parisien, où brillent Fernandel et Arletty.

Retour au registre pathétique dans le pessimiste *Quai des Brumes* (1938) de Marcel Carné. Simon y campe Zabel, tuteur sadique



Michel Simon et Alain Cohen
Le vieil homme et l'enfant - 1967 de Claude Berri

et incestueux de Nelly (Michelle Morgan) qu'abat Jean (Jean Gabin), déserteur de la coloniale, voulant quitter le Havre pour Panama, amoureux de Nelly, rattrapé par le destin. Dans l'inoubliable *Circonstances atténuantes* (1939) de Jean Boyer, miniature de la collaboration sociale au seuil de la guerre, Simon incarne Gaétan Le Sentencier, ancien procureur de la République, égaré avec sa limousine luxueuse et sa femme en banlieue parisienne dans un repaire-auberge de petits truands, remis habilement sur le chemin de l'honnêteté. Ayant pour cadre une maison de retraite pour comédiens âgés et indigents, le poignant mélodrame *La Fin du jour* (1939) de Julien Duvivier offre à Simon le rôle pathétique de Cabrissade, fanfaron et acteur raté, face à Raphaël Saint-Clair (Louis Jouvet) et Gilles Marny (Victor Francen), deux confrères à la carrière plutôt réussie.

Moins actif entre 1940 et 1945 (une dizaine de films, dont dans l'Italie fasciste), renouant avec le théâtre vers 1965, Simon joue dans environ cinquante pellicules jusqu'en 1975. En émergent notamment les rôles de Faust et Méphistophélès dans *La Beauté du Diable* (1950) de René Clair, de l'horticulteur Paul-Louis Braconnier dans *La Poison* de Sacha Guitry (1951). S'y ajoute la figure bougonne de l'ancien poilu Pépé, anticlérical, anticommuniste et antisémite, qui sous l'Occupation accueille chez lui Claude, garçonnet juif, dans le poignant *Le Vieil Homme et l'Enfant* de Claude Berri (1967). Pour ce rôle, Michel Simon reçoit en 1967 l'Ours d'argent au festival de Berlin.

Libertaire et anarchiste, réalisateur de plus de soixante longs métrages, scénariste, acteur et producteur de cinéma, Jean-Pierre Mocky

(1929-2019) offre en 1975 sans le savoir son dernier rôle à Michel Simon dans la comédie noire *L'Ibis rouge*, tiré d'un polar de l'écrivain américain Frederic Brown *Knock-Three-One-Two* (1959) *Ça ne se refuse pas* (Gallimard, série noire, N° 768, 1963). Dans les parages du canal Saint-Martin, où sévit un étrangleur maniaque (Michel Serrault) flanqué d'une écharpe rouge brodée d'un Ibis, sur le lieu exact où Jean Vigo tourna en 1934 *L'Atalante*, le désabusé marchand de journaux Zizi (!) est incarné par Michel Simon... qui joue surtout Michel Simon.

Acteur dans près de soixante pièces de théâtres et dans 145 films de 1920 à 1975, ayant notamment joué avec Arletty, Éric von Stroheim, Michèle Morgan, Jean Gabin, Louis Jouvet et Fernandel, Michel Simon a reçu une douzaine de prix entre 1947 et 1968 (festivals de Locarno, Venise, Cannes, Berlin, Panama, Contis, Prague) et d'hommages (villes de Bruxelles, musée d'art moderne de New York, cinémathèque française). Depuis 1989, le « Prix Michel Simon » gratifie une jeune actrice ou un jeune acteur (festival : *Les Acteurs à l'Écran*). L'acteur Michel Galabru ne se trompe pas : « Michel Simon était un génie. Je pense qu'il a été l'un des plus grands acteurs de ce siècle. Peut-être même le plus grand. Et lorsqu'il jouait, il n'y avait pas une inflexion de sa voix, une lueur de son regard, un geste, un mouvement de son corps qui n'exprimaient pas cette espèce de vérité intégrale. [...] Plus qu'un acteur de génie ; il était monstrueusement humain ».

Anarchiste tonitruant, érotomane résolu comme le montrent le célèbre *Album pornographique de Michel Simon* (Manufacture De Livres, 2020) ainsi que sa collection d'environ 100 000 objets libertins aujourd'hui dispersée, chérissant les animaux dans sa maison de Noisy-le-Grand, ami des prostituées et des vagabonds, l'anticonformiste Michel Simon décède le 30 mai 1975 à l'hôpital Saint-Camille de Bry-sur-Marne. Le « clochard étoilé », selon Jacques Prévert, repose au cimetière du Grand-Lancy (tombe 3019/E) auprès de ses parents selon ses dernières volontés. Genevois ayant fait carrière à Paris, Michel Simon en tant qu'acteur total a incarné durant un demi-siècle le lustre universel du cinéma français.

Michel Porret

■ AUTEURS

BERNARD LESCAZE

Historien et juriste formé aux Universités de Genève et Lausanne, il a notamment enseigné à la Faculté de droit de l'Université de Toulouse. Il a publié seul, ou en collaboration, de nombreux ouvrages scientifiques portant sur l'époque moderne ou contemporaine. *De la SdN à l'ONU : cent ans de multilatéralisme à Genève (1919-2019)*, Ed. Suzanne Hurter, 2020 (co-direction avec Olga Hidalgo,) et *Genève 1814-2019, Genève dans la tourmente d'un siècle*, Ed. Slatkine.

DANIEL DE ROULET

Architecte, il est écrivain à plein temps depuis 1997. On lui doit une quarantaine de romans, récits autobiographiques, nouvelles, chroniques et essais, plusieurs traduits dans différentes langues. *Le bonnet rouge*, Ed. Héros-Limite, 2023, retrace l'histoire à peine romancée de ces Suisses d'en bas, grâce auxquels le bonnet rouge est devenu lors de la Révolution française l'emblème de la liberté.

OLGA HIDALGO

Docteure ès lettres de l'Université de Genève, elle est chargée de cours en histoire contemporaine à la Faculté des lettres et au Global Studies Institute. Ses travaux portent sur l'histoire politique et sociale de la Grande-Bretagne aux XIX^e -XX^e siècles, de l'Europe et des organisations internationales et sur les questions de guerre et de paix au XX^e siècle. Elle a co-dirigé avec Bernard Lescaze *De la SdN à l'ONU : cent ans de multilatéralisme à Genève (1919-2019)*, Ed. Suzanne Hurter, Genève, 2020.

RICHARD WERLY

Correspondant France Europe du média suisse *Blick*, il a reçu en 2020 le prestigieux prix Jean Dumur de journalisme. Il vient de publier *Le Bal des Illusions, ce que la France*

croit, ce que le monde voit, Ed. Grasset 2024, après *La France contre elle-même*, Ed. Grasset, 2020. Il est également, depuis 2014, directeur de la collection « L'Âme des peuples » aux Editions Nevicata.

MICHEL PORRET

Il est professeur honoraire d'histoire moderne à l'Université de Genève, président des Rencontres internationales de Genève, directeur de diverses collections de sciences humaines et de *Beccaria. Revue du droit de punir*. Son travail porte sur les Lumières, l'utopie, la justice pénale, la médecine légale et la bande dessinée. *Le sang des lilas*, Ed. Georg, 2019, *L'ombre du Diable*, Ed. Georg, 2010, et *Dictionnaire critique de l'utopie au siècle des Lumières* (avec B. Baczko et F. Rosset), Ed. Georg, 2016.

LEILA EL WAKIL

Historienne de l'art et architecte, spécialisée dans le patrimoine architectural, elle a été professeure associée à l'Université de Genève. (*Bâtir la campagne*, Genève 1800-1860, Ed. Georg, 1989). Elle mène et dirige des recherches en parallèle sur l'architecture et les arts appliqués de l'époque moderne et contemporaine en Suisse, en Europe et dans le Proche-Orient.

ERICA DEUBER ZIEGLER

Historienne de l'art médiéval, elle a enseigné sa discipline dans la perspective d'une histoire sociale aux Universités de Genève, Lausanne et Bourgogne. Elle a participé à l'inventaire des monuments d'art et d'histoire de Genève et est engagée dans la défense du patrimoine architectural. *Arts et monuments. Ville et Canton de Genève*, avec Armand Brulhart, SHAS, 1985, *Paix*, Musée d'ethnographie, 2000, *Les Femmes dans la mémoire de Genève*, co-dirigé avec Natalia Tikhonov, Ed. Suzanne Hurter, 2005.

Crédits photographiques

Photo de couverture : Cecilia Maurice de Silva

Alamy : 4 - 6 - 11 - 12 - 13 - 17 - 19 - 21 - 22 - 27 - 31 - 32
Archives de la Société des Nations (LONTAD-ONU) : 26
BGE CIG : 18 - 23 - 25
Droits réservés : 8 - 9 - 16 - 29
Musée d'art et d'histoire, Genève : 14 - 21
Olivier Zimmermann : 20 - 24
Suzanne Hurter : 16

P 14 : Calvin et les professeurs dans la cour du Collège
Ferdinand Hodler
Huile sur toile, 1883-1884
MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève, Achat avec l'aide de la République et Canton de Genève, 1911, MAH 1911-0111
En dépôt au Musée International de la Réforme
© Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève, photographe : Yves Siza

P 15 : Portrait de Jean Calvin
Hugo Allard
Gravure sur cuivre, 17^e siècle
Musée historique de la Réformation
Collections de la Bibliothèque de Genève

P 15 : Portrait de Théodore de Bèze à 24 ans
Peintre anonyme
Emulsion grasse sur bois de chêne, vers 1543
Musée historique de la Réformation, collections de la Bibliothèque de Genève.
En dépôt au Musée international de la Réforme



RAYONNEMENT
FRANÇAIS

Route de Florissant, 54 - 1206 Genève
hurter@vtx.ch - 079 200 80 25
www.rayonnement-francais.ch